Document généré le 17 mai 2024 10:06

Sociologie et sociétés

Parsons et Gurvitch : exigence de totalité et réciprocité de perspectives
Parsons and Gurvitch: Requirements of Totality and the Reciprocity of Viewpoints

Jacques COENEN-HUTHER

Volume 21, numéro 1, printemps 1989

Talcott Parsons : Relectures

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001144ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001144ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

COENEN-HUTHER, J. (1989). Parsons et Gurvitch : exigence de totalité et réciprocité de perspectives. *Sociologie et sociétés*, *21*(1), 87–96. https://doi.org/10.7202/001144ar

Résumé de l'article

En dépit de l'antagonisme de Gurvitch à l'égard de Parsons, ces deux auteurs ont des points communs qui les ont d'ailleurs exposés à des critiques semblables. Leur ambition théorique était la construction d'une macrothéorie dépourvue de tout monisme causal. Leur stratégie d'analyse se fondait sur la référence à la totalité, s'établissant chez Gurvitch sur la notion de phénomène social total, chez Parsons sur le concept de système social. À l'opposé de Gurvitch, Parsons accepte la modélisation comme procédé de réduction de complexité. Cela fait toute la différence entre les "paliers en profondeur" gurvitchiens et le schéma ÁGIL de Parsons, encore que des correspondances existent entre ces deux instruments analytiques. Pour Gurvitch, la mise en réciprocité de perspectives est un procédé de dialectisation conduisant à des corrélations fonctionnelles. Le schéma ÁGIL peut être considéré comme un instrument commode de mise en réciprocité de perspectives.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sociologie et sociétés, vol. XXI, n° 1, avril 1989, p. 87-96

Parsons et Gurvitch: exigence de totalité et réciprocité de perspectives

JACQUES COENEN-HUTHER

Parsons et Gurvitch: rapprocher ces deux noms, c'est immanquablement réveiller le souvenir des polémiques, des partis pris et des prises à partie d'il y a une trentaine d'années. Voici en effet deux hommes qui, de part et d'autre de l'Atlantique, occupèrent dans le champ de la sociologie des positions intellectuellement et institutionnellement dominantes; deux hommes, également, qu'à première vue tout opposait. Et si Parsons, comme la plupart de ses compatriotes à l'époque, semble avoir ignoré Gurvitch, les familiers de l'œuvre de ce dernier ne peuvent pas ne pas se rappeler les remarques sarcastiques ou franchement méprisantes dont Gurvitch ne se faisait pas faute d'accabler son illustre collègue de Harvard.

Georges Gurvitch nourrissait une solide aversion pour la sociologie américaine qu'il jugeait critiquable dans son ensemble et, curieusement, son séjour aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale ne semble pas l'avoir aidé à prendre une vue plus nuancée des choses. De fait, il tenait Talcott Parsons pour un représentant typique d'une sociologie américaine dépourvue de préoccupations théoriques dignes d'intérêt, dont il se faisait d'ailleurs une image fausse ou à tout le moins très simplifiée, fondée avant tout sur les *community studies* des années vingt et trente. Ce qu'il ne vit pas, ou ne voulut pas voir, c'est que Parsons, dès la fin des années trente, s'était affirmé comme l'un des moins américains des sociologues américains. Pourtant, après la parution de *The Structure of Social Action* (1937), il n'était plus possible d'ignorer son orientation cosmopolite, la diversité de ses sources d'inspiration et son projet de forger une puissante synthèse.

On est dès lors tenté, au-delà d'un antagonisme évident et de divergences de vues bien réelles, de rechercher des points communs entre nos deux auteurs. Car il y a, entre Parsons et Gurvitch, davantage de points communs que le style outrancièrement polémique du second ne pourrait le laisser supposer. Le moment est peut-être venu de tenter de les mettre en lumière. Des deux côtés de l'Océan, on semble en effet intellectuellement mieux armé pour établir un bilan plus nuancé des apports théoriques et méthodologiques des deux protagonistes. Dans le monde francophone, même si Parsons reste très parcimonieusement traduit, quelques études critiques très solides ont été publiées; citons notamment les excellents travaux de Guy Rocher (1972), de François Chazel (1974) et de François

Bourricaud (1977). Le temps n'est plus où les jugements se fondaient quasi exclusivement sur la critique pertinente, mais partielle et partiale, de C. Wright Mills (1959, trad. fr., 1967). Aux États-Unis, si la connaissance de Gurvitch reste encore souvent également une connaissance de seconde source, Sorokin (1966) a cessé d'être l'unique ouvrage de référence substantiel. Des exégètes de talent ont tenté de présenter en langue anglaise ce qu'est pour eux l'essentiel de la pensée gurvitchienne (Bosserman, 1968; Ritzer, 1981).

Ce qui apparente très profondément Parsons et Gurvitch, outre une immense érudition, c'est l'ambition théorique et la stratégie d'analyse de la réalité sociale. L'ambition théorique, pour l'un et pour l'autre, c'est la construction d'une macro-théorie dépourvue de tout monisme causal. La stratégie d'analyse, dans les deux cas, c'est la référence constante à la totalité. Aussi bien, ce sont ces préoccupations communes qui exposeront l'un et l'autre à des critiques étonnamment semblables. Parsons tout comme Gurvitch fut abondamment brocardé pour son usage de la langue. Et c'est bien vrai que ni l'un ni l'autre ne furent de grands stylistes. Gurvitch n'eut jamais «les crocheteurs du Port-au-Foin» pour maîtres du langage. Quant à Parsons, on peut se demander si Heidelberg n'a pas à tout jamais marqué sa prose d'un tour plus germanique qu'anglo-saxon. Mais il faut bien voir que les maladresses de style sont étroitement liées dans l'un et l'autre cas aux procédés de raisonnement. Le souci obstiné d'insérer à tout moment chaque catégorie de faits dans un ensemble plus vaste dont elle relève par logique classificatoire — en d'autres termes, de relier à chaque détour de la pensée la différence spécifique et le genre prochain — doit être tenu au moins partiellement pour responsable de phrases contournées et de néologismes déroutants. Il en va de même d'une certaine confusion de l'exposé si souvent reprochée à Parsons tout comme à Gurvitch: il n'est guère aisé, reconnaissons-le, de développer une logique cyclique mettant l'accent sur l'incessante répétition des interactions et sur l'imbrication non hiérarchisée des niveaux de la réalité sociale tout en évitant les redondances, les incidentes et les zigzags de formulation qui correspondent bel et bien à des méandres du raisonnement. D'autres critiques adressées tant à Parsons qu'à Gurvitch portent sur le caractère peu opératoire de leurs catégories conceptuelles et sur la relative pauvreté du contenu informatif des propositions énoncées. On touche là à des faiblesses plus substantielles. Mais ici encore il n'est pas sans intérêt de chercher à comprendre les raisons profondes de cette commune vulnérabilité. L'œuvre de Parsons, tout comme celle de Gurvitch, comporte un aspect taxinomique non négligeable. Il s'agit dans l'un et l'autre cas de mettre en place un cadre de référence utilisable à tous les niveaux du social. Les catégories proposées ont alors une fonction davantage analytique que descriptive. Quant au contenu informatif portant sur des objets spécifiques, il est clair qu'il varie en fonction inverse du degré d'abstraction recherché. Quoiqu'il en soit, avec le recul des années, d'incontestables points de convergence apparaissent entre deux programmes scientifiques que l'on a peut-être trop considérés comme antinomiques à tous égards. Explorons-les ici.

1. L'EXIGENCE DE TOTALITÉ

Chez Parsons comme chez Gurvitch — mais de manière rigoureusement analytique chez le premier et plus programmatique chez le second — l'explication sociologique passe par la mise en relation avec la totalité englobante. L'un et l'autre y voient clairement une procédure de cadrage intellectuel faute duquel l'explication ne peut être que fallacieuse parce que tronquée. Chez Gurvitch, l'exigence de totalité se manifeste dans une tradition bien française par la référence à la notion de «phénomène social total» empruntée à Marcel Mauss. Celle-ci, insistons-y, n'implique pas nécessairement la référence à la société globale opérationnalisée comme État-nation: elle implique la référence à la totalité des niveaux de la réalité sociale. Chez Parsons, une exigence de totalité fondamentalement

semblable se traduit par le recours au concept de système social, avec emboîtage *ad infinitum* de systèmes et de sous-systèmes.

Pour chacun de nos auteurs, il s'impose de trouver une clé générale d'intelligibilité. En fait, pour l'un comme pour l'autre, il s'agit bien de comprendre dans quelle mesure les faits étudiés «font système», même si Gurvitch aurait farouchement récusé l'expression, et comment ils prennent sens dans une cohérence d'ensemble. Et ici encore les critiques convergent. Visant explicitement Gurvitch, Raymond Boudon conteste la valeur heuristique de la notion de «phénomène social total», y voyant seulement l'indication sans portée méthodologique précise que tout est toujours en relation avec tout (Boudon, 1969, p. 25). De son côté, Robert K. Merton se déclare effrayé par la référence permanente au «système social» chez Parsons. Sa crainte est de voir la recherche empirique paralysée par des exigences théoriques démesurées; c'est ce qui le pousse à proposer la stratégie de substitution des théories à moyenne portée (*theories of the middle range*), mieux adaptée selon lui aux possibilités réelles de la recherche sociologique (Merton, 1949, éd. révisée 1968, p. 39 et *sq.*).

Mais si Parsons et Gurvitch ont clairement en commun l'exigence de totalité, quelle que soit la manière dont celle-ci s'exprime, ils ne l'insèrent pas dans une conception commune de l'activité scientifique. On trouve chez Parsons ce qu'on ne trouve pas chez Gurvitch: l'acceptation raisonnée d'une certaine schématisation — la modélisation — en vue d'aboutir, à des fins analytiques, à une réduction consciente de complexité. Cette idée de réduction de complexité comme condition de l'analyse n'est pas neuve; elle est sous-jacente à la construction de types idéaux pratiquée par Max Weber, l'un des maîtres à penser de Parsons. Plus récemment, Niklas Luhmann la développera de manière plus explicite et plus systématique (Luhmann, 1970). Ayant subi d'autres influences, et notamment celles de la linguistique structurale, Claude Lévi-Strauss opte pour la même stratégie de recherche. Il surmonte très vite la tentation ethnologique de l'exhaustivité descriptive et préconise sans ambiguïté la réduction du nombre de variables à prendre en considération comme condition *sine qua non* du progrès des sciences humaines (Lévi-Strauss, 1964).

Gurvitch pour sa part est toujours resté beaucoup plus fidèle qu'il n'a bien voulu l'admettre à une conception classificatoire — sociographique en quelque sorte — de l'entreprise sociologique. En cela, il s'écarte beaucoup moins qu'il ne l'a probablement cru lui-même de formalistes comme Simmel, Dupréel ou même von Wiese, pour lesquels il affectait pourtant beaucoup de dédain. Inspiré par une vision très différente des objectifs que doit viser l'analyse sociologique, il s'insurge vigoureusement contre toute stratégie de réduction de complexité, quelle que soit la forme sous laquelle on l'exprime. Et c'est cette option à la fois méthodologique et épistémologique, liée à un réalisme conceptuel inébranlable, qui l'entraîne dans des polémiques tous azimuts. Il s'en prend à Parsons mais au-delà du structuro-fonctionnalisme, ce sont les conceptions wébériennes qui sont visées.

Si l'on garde à l'esprit non seulement la parenté des ambitions théoriques de Parsons et Gurvitch, mais aussi ce qui rend Gurvitch allergique à la démarche parsonienne, point n'est besoin de faire intervenir quelque idiosyncrasie — en l'occurrence l'irréductible obstination de Gurvitch — pour comprendre la vivacité de certaines attaques. La querelle que Gurvitch cherche à Parsons et à d'autres à propos du concept de structure offre un excellent exemple à cet égard. S'insurgeant contre ce qui lui apparaît comme un flou conceptuel entretenant la confusion entre structure, système, institution et organisation (Gurvitch, 1955, p. 9 et *sq.*), notre auteur en vient à proposer une définition extraordinairement complexe du concept de structure sociale, rédigée dans un style aussi inimitable que celui de Parsons (*ibid.*, p. 43). Cette définition a pour particularité de viser à résumer *tout* ce que Gurvitch juge important de rappeler au lecteur à ce sujet: la stabilité relative et le mouvement perpétuel, les équilibres et leur précarité, l'extériorité contraignante et la créativité des acteurs. Parsons, au contraire, propose des définitions beaucoup plus

lapidaires et variables selon les contextes d'argumentation. À l'opposé du réalisme conceptuel gurvitchien, il considère la notion de structure comme un instrument conceptuel permettant une simplification analytique de la notion de système (Parsons 1949, éd. révisée 1954, p. 216). Plus tard, Raymond Boudon clarifiera les enjeux en mettant en évidence l'inévitable polysémie du terme de structure tout en distinguant ses différents contextes d'utilisation (Boudon, 1968). On s'aperçoit alors que Gurvitch s'efforce de juxtaposer deux fonctions distinctes de la conceptualisation en la matière: postuler l'interdépendance tout en déterminant les modalités de l'interdépendance postulée (*ibid.*, p. 35 et *sq.*; voir aussi: Coenen-Huther, 1984, p. 89-90). Parsons, imprégné de nominalisme wéberien, ne semble avoir aucune difficulté à assouplir la conceptualisation de manière *ad hoc*, en fonction du contexte d'argumentation, ce qui suscite inévitablement l'incompréhension de Gurvitch.

La conception instrumentale que Parsons se fait de la notion de structure appliquée à l'étude des configurations sociales lui facilite l'utilisation très habile de variables structurelles ou «variables de configuration» — les fameuses *pattern-variables* — présentées sous forme de dichotomies mais que rien n'oblige à opérationnaliser de manière discontinue. Il s'agit, rappelons-le, des oppositions universaliste/particulariste, spécifique/diffus, fondé sur la performance/fondé sur des caractéristiques attribuées, affectivement neutre/chargé d'affectivité. On se réfère ici aux quatre paires conceptuelles qui subsistent après qu'ait été éliminée l'opposition orienté vers soi/orienté vers la collectivité (Parsons, 1953). Même si l'utilisation de ces variables ne correspond qu'à une phase du développement de la pensée de Parsons, leur élaboration et leur emploi pour caractériser aussi bien des rôles que des modes d'interaction plus complexes ou des sociétés globales conceptualisées comme des systèmes sont généralement considérés comme ses apports méthodologiques les plus originaux. La combinatoire qui en résulte suscite louanges ou sarcasmes selon que l'on se situe ou non dans la même tradition analytique que Parsons. Sur ce point la critique de Norbert Élias rejoint celle de Georges Gurvitch. En substance, elle tend à montrer que Parsons ne dépasse pas le stade du diagnostic statique et s'interdit de poser le problème de la genèse (Élias, 1977, vol. I, p. XIV et *sq.*). Le reproche est un peu injuste et néglige le fait que le raisonnement fondé sur les dichotomies parsoniennes permet de mettre en évidence des incompatibilités structurelles à l'origine de processus évolutifs. J'ai moi-même eu l'occasion d'utiliser les *pattern-variables* pour structurer mes observations dans un kibboutz. Je crois avoir pu montrer ainsi que certains aspects de la crise affectant la société kibboutznique s'expliquent par des contradictions internes du projet socio-politique de départ (Coenen-Huther, 1980).

Un autre exemple de malentendu persistant entre Gurvitch et les tenants de l'école parsonienne a trait au terme d'institution utilisé par Durkheim, par Mauss et par Fauconnet. Gurvitch le juge «si répandu et si démodé» (Gurvitch, 1955, p. 25), sans doute parce qu'il désigne deux concepts distincts: l'institution-organisation et l'institution-complexe de normes et de valeurs. Il suggère qu'Hauriou, en dépit de son analyse pénétrante (Hauriou, 1892, éd. révisée 1933), n'est pas arrivé à intégrer les deux notions. L'idée qu'on puisse s'accommoder d'une telle situation de polysémie reconnue lui est de toute évidence insupportable (Gurvitch, 1955, p. 23 et *sq.*). Et de s'en prendre à nouveau à «Parsons et ses disciples» qui «ne peuvent se passer de l'institution pour définir le concept de structure sociale» (*ibid.*, p. 23). Pour s'en tenir à l'essentiel, quel est l'objet du débat? Prisonnier de son extraordinaire rigidité en matière de conceptualisation, Gurvitch craint le pire d'une confusion entre «système social» et «structure sociale»; au surplus, il considère le concept d'institution dans sa version parsonienne — à savoir un agrégat de rôles et d'attentes de rôles ayant une «signification structurelle stratégique» pour le système social en cause (Parsons, 1951, p. 39) — comme redondant par rapport à la notion de structure elle-même. Il semble ainsi perdre totalement de vue que les concepts d'institution et d'institutionnalisation se sont effectivement révélés précieux dans la pratique de la recherche et que le vocabulaire sociologique s'en trouverait considérablement appauvri

s'il fallait les en bannir. L'idée qu'un terme puisse être accepté par convention terminologique sous certaines conditions à spécifier, idée acceptable dans la tradition anglo-saxonne, lui est étrangère: ses vitupérations contre «ces théoriciens américains» auxquels il aurait en fin de compte «attribué une importance qu'ils sont bien loin de mériter» (Gurvitch, 1957a, p. 121) en portent témoignage.

Et pourtant! Et pourtant ces polémiques acerbes ne peuvent masquer ce qui rapproche Gurvitch de celui sur qui il tire à boulets rouges. Cette commune exigence de totalité déjà évoquée, comment se traduit-elle concrètement dans son œuvre? L'instrument analytique le plus pertinent est à cet égard l'étagement des dix «paliers en profondeur» de la réalité sociale, procédant de ce qui s'offre le plus aisément à l'observation jusqu'à ce qui s'y soustrait et ne peut être capté que de manière indirecte. Rappelons ici ces dix paliers (Gurvitch, 1957b, 1958):

1) la surface morphologique et écologique;
2) les organisations sociales ou les appareils organisés;
3) les modèles sociaux;
4) les conduites collectives d'une certaine régularité mais se déroulant en dehors des appareils organisés;
5) les trames des rôles sociaux;
6) les attitudes collectives;
7) les symboles sociaux;
8) les conduites collectives effervescentes, novatrices et créatrices;
9) les idées et les valeurs collectives;
10) les états mentaux et les actes psychiques collectifs.

Parsons, de son côté, tente de capter la totalité de la réalité sociale à l'aide d'une présentation se voulant exhaustive des impératifs fonctionnels de tout système social. Ce regard analytique projeté sur le social total se traduit, on le sait, par le schéma AGIL (Parsons, 1953):

Adaptation à l'environnement (*Adaptation*) A	Réalisation des objectifs (*Goal attainment*) G
Maintien de la cohérence du système de valeurs et résolution des tensions (*Latent pattern maintenance and tension management*) L	Intégration sociale (*Integration*) I

En dépit des différences de langage et de modes de présentation — logique systémique dans le second cas, logique taxinomique énumérative dans le premier — ces deux ensembles conceptuels conçus comme des instruments d'analyse ont davantage de traits communs qu'il n'y paraît à première vue. Tout d'abord, ils s'inspirent tous deux de l'approche de l'ethnologue sur le terrain. Quoi de plus normal en effet pour l'observateur abordant une réalité qui lui est étrangère que de procéder en premier lieu, comme le recommande Gurvitch, à une reconnaissance du cadre «morphologique et écologique» pour passer ensuite à l'étude des traits sociétaux les plus accessibles parce que les plus formels: les organisations ou appareils organisés, et enfin de s'immerger progressivement dans l'étude des aspects plus fluides et plus secrets de la réalité sociale soumise à investigation. Ce que propose en fait Gurvitch, c'est de se mettre dans l'état d'esprit et dans les conditions de l'ethnologue, quand bien même il s'agit de l'étude de sa propre société. C'est ce qui fait dire à Georges Balandier, dans une formule assez jolie, que la notion de phénomène

social total, pour Gurvitch, recouvre tout à la fois la totalité objective de la société et la conscience qui embrasse cette réalité (Balandier, 1972, p. 24). Talcott Parsons est-il plus éloigné du travail de terrain de l'ethnologue? Nullement! Et il faut rendre cette justice à l'homme qui a revêtu la blouse blanche du médecin pour pratiquer l'observation participante en milieu hospitalier que ses outils d'analyse sont inspirés par la recherche empirique. Le schéma AGIL dérive tout droit du bloc-notes de l'observateur de terrain. C'est si vrai qu'on en trouve une première ébauche dans les «impératifs instrumentaux d'une culture» énumérés par Malinowski (1944, trad. fr. 1968). Ce dernier, cherchant à systématiser ses propres observations, énonce quatre impératifs auxquels correspondent quatre «réponses sociétales»: l'économie (A), le contrôle social (I), l'éducation (L) et l'organisation politique (G). La filiation est ici très apparente. Autre trait commun aux «paliers en profondeur» et au schéma AGIL: leurs possibilités d'application sont indépendantes de l'échelle du phénomène étudié. Les paliers en profondeur, dans l'esprit de Gurvitch, doivent être pris en considération au niveau des formes de sociabilité tout comme à celui des sociétés globales. Quant au schéma AGIL, ses multiples applications indiquent à suffisance qu'il s'adapte aux différents niveaux — micro, méso, macro — de la réalité sociale tout en suggérant des homologies de structure entre ces contextes d'utilisation. Signalons enfin une dernière similitude qui est peut-être moins directement apparente. On sait que les quatre sous-ensembles du schéma AGIL peuvent être traités analytiquement comme des sous-systèmes ou comme des systèmes autonomes ayant chacun leur logique propre. Il est intéressant de noter que chaque «palier», tout en étant aux yeux de Gurvitch en état d'interpénétration indissoluble avec tous les autres, possède sa causalité propre justifiant une approche cognitive distincte; cela a été souligné par Duvignaud (1968, p. 16). Il en résulte que dans la distribution étagée des paliers ou niveaux d'observation, chaque domaine propre, peut-on dire, «fait système» (*ibid*, p. 35).

Retrouve-t-on chez Parsons la stratégie gurvitchienne de passage progressif du plus apparent au plus caché? Le schéma AGIL se prête incontestablement à ce type d'approche et les travaux de Malinowski dont il s'inspire n'y sont probablement pas pour peu. Certes, à la différence de la succession verticale des «paliers», le mode de présentation ne le suggère pas directement. Mais si la correspondance des démarches ne s'impose pas de prime abord de manière visuelle, elle n'en est pas moins tout à fait frappante. Qu'on en juge:

— au sous-système A, relatif à l'adaptation à l'environnement, correspond le palier 1, délimitant le cadre physique.
— au sous-système G, ayant trait à la définition des enjeux — le sous-système politique — correspond le palier 2, celui qui a trait aux organisations et appareils organisés.
— au sous-système I, englobant les mécanismes de régulation sociale, correspondent les trois paliers suivants — 3, 4 et 5 — relatifs aux modèles sociaux, aux conduites présentant une certaine régularité ainsi qu'aux rôles sociaux.
— au sous-système L, regroupant tout ce qui est du domaine des valeurs et représentations collectives, correspondent en gros les paliers ultérieurs — de 6 à 10 — allant des attitudes collectives aux états mentaux en passant par les symboles.

Bien entendu, s'agissant d'une comparaison entre deux appareils conceptuels exprimés dans des termes très différents, la comparaison ne peut être qu'approchée. Ne retombons pas dans le piège du fanatisme terminologique et conceptuel gurvitchien et abstenons-nous de rechercher des homologies rigoureuses. On s'en rend néanmoins compte: si l'on parcourt le schéma AGIL dans le sens des aiguilles d'une montre, dans la direction A-G-I-L, on rencontre une succession de domaines de préoccupations qui s'ordonne dans le même sens que les «paliers». Il n'est pas jusqu'à l'imprécision croissante de la définition des catégories en cause qui ne se retrouve dans le schéma AGIL. Car si la délimitation des «paliers» devient de plus en plus floue à mesure qu'on creuse plus profond — du

septième au dixième — on affronte la même difficulté en passant de (I) à (L): les mécanismes régulateurs à regrouper dans le sous-système de l'intégration sociale débordent dans le sous-système des valeurs dans la mesure où le maintien de la cohérence de celui-ci n'est pas sans avoir une fonction intégratrice.

Un des paliers en profondeur gurvitchiens se prête de toute évidence moins bien que les autres à la mise en correspondance avec le modèle de Parsons. Il s'agit du huitième palier: celui des conduites collectives effervescentes, novatrices et créatrices qui s'insère chez Gurvitch entre les symboles sociaux et les idées et valeurs collectives. Chez Parsons, une telle catégorie n'est pas impossible à traiter mais elle ne peut se définir qu'en contrepoint de catégories d'intégration: c'est, tout à la fois, une catégorie de déviance et d'innovation. Observons néanmoins qu'un problème conceptuel analogue se présente à Gurvitch. Car ces conduites ne s'insèrent que très malaisément dans le continuum des «paliers». L'axe de succession des paliers n'est pas unidimensionnel. Comme le note Sorokin, il s'agit d'un de ces niveaux qui émerge soudain (*suddenly pops up*) sans qu'on sache trop bien pourquoi (Sorokin, 1966, p. 492).

S'il fallait toutefois porter un jugement sur ces deux manières d'approcher la totalité, en se plaçant à un point de vue instrumental, on serait tenté de voir dans les «paliers» un outil typologique présentant plus d'affinités avec la mise en évidence de la singularité historique. On sait que Gurvitch était très préoccupé par les rapports entre sociologie et histoire dans l'étude de la réalité historique (Gurvitch, 1962, p. 288-299). Le schéma AGIL, par contre, oriente davantage l'esprit vers les comparaisons et les généralisations à portée synchronique, bien qu'il n'exclue pas la prise en compte de processus de plus ou moins longue durée.

Mais, avons-nous vu, la référence à la totalité n'est pas l'unique point commun entre Parsons et Gurvitch. On a aussi évoqué leur ambition théorique de lutter contre le monisme causal. Voyons cela de plus près.

2. LA RÉCIPROCITÉ DE PERSPECTIVES

L'expression est de Gurvitch. Il s'en sert abondamment pour définir ce qu'il considère comme l'un de ses objectifs scientifiques majeurs. À ses yeux, la mise en réciprocité de perspectives exige le recours aux procédés de la pensée dialectique. S'insurgeant à cet égard contre le «fétichisme de l'antinomie» (Gurvitch, 1962), il distingue cinq procédés de dialectisation, à savoir:

1) la complémentarité dialectique;
2) l'implication dialectique mutuelle;
3) l'ambiguïté dialectique;
4) la polarisation dialectique;
5) la mise en réciprocité de perspectives.

En fait, ces cinq formes de dialectique se ramèneront souvent à trois: la dialectique de la polarisation, la dialectique de la complémentarité et de l'ambiguïté, la dialectique de l'implication mutuelle et de la réciprocité de perspectives. Il apparaît assez clairement que, pour Gurvitch, c'est la mise en réciprocité de perspectives, «forme intensifiée» de la mise en rapport d'implication mutuelle (Duvignaud, 1969, p. 125), qui offre le plus de promesses. À ses yeux, «tout ce qui est humain, social, culturel, historique» se prête à cette procédure intellectuelle (*ibid.*, p. 127). Dans la méthode gurvitchienne, insistons-y, la mise en réciprocité de perspectives est un procédé opératoire de la dialectisation (Gurvitch, 1962, p. 239 et 274). Elle implique un défi à la causalité simple dans la mesure où «il s'agit de faire ressortir, dans des éléments n'admettant ni identification, ni séparation, leur immanence réciproque...» (*ibid.*, p. 274-275). Mais si Gurvitch se singularise par le recours surabondant au vocabulaire de la dialectique, ses procédés de raisonnement en

sont-ils pour autant radicalement distincts de ceux du fonctionnalisme? Pas toujours et probablement pas autant qu'il aurait aimé convaincre et s'en convaincre. Tout d'abord, le procédé explicatif qu'il associe le plus volontiers à la réciprocité de perspectives est celui des «corrélations fonctionnelles» (*ibid.*, p. 282). Ces corrélations fonctionnelles sont à ses yeux un substitut aux lois des sciences de la nature dans l'univers des sciences humaines dont il perçoit de façon très aiguë le caractère «à la fois déterministe et contingent» (Cazeneuve, 1966, p. 5-13, p. 9). Ensuite, la mise en réciprocité de perspectives, Balandier le fait observer (1972, p. 27), lui est inspirée par un exégète de la pensée de Hegel, Theodor Litt (1933, trad. fr. 1983). Celui-ci parle de «l'être-en-relations-réciproques» (*ibid.*, p. 143). Il est piquant de constater que le même auteur est invoqué par Merton (1949, éd. révisée 1968, p. 100, note 49) pour démontrer la progression des raisonnements de type fonctionnaliste dans tous les domaines de l'activité scientifique. L'être-en-relations-réciproques et la mise en réciprocité de perspectives se traduisent chez Merton par la notion d'interaction fonctionnelle (*functional interaction*). Il y a ici pour le moins concordance des préoccupations et reconnaissance commune de la nécessité d'envisager des processus circulaires de causalité (Cohen, 1968, p. 48). De part et d'autre, on cherche à dépasser les chaînes causales simplistes.

Parsons, bien que peu féru du terme, peut-il être déclaré coupable de lèse-dialectique pour peu que l'on garde présents à l'esprit les différents procédés opératoires que Gurvitch associe à ce mode de raisonnement? Si l'on admet qu'il y a un brin de fonctionnalisme dans les raisonnements gurvitchiens, peut-être pourra-t-on découvrir un peu de dialectique chez Parsons! Pour ce dernier en effet, l'idéal serait de disposer «d'un système logiquement complet de généralisations dynamiques à même de présenter tous les éléments d'interdépendance réciproque entre toutes les variables du système» (1949, éd. révisée 1954, p. 216). Le schéma AGIL offre en tout cas un instrument très commode de mise en réciprocité de perspectives; plus commode, paradoxalement, que la succession des paliers gurvitchiens. Il permet, et ceci est important, de conférer le statut de variable indépendante, par décision du chercheur, à un élément pris dans n'importe lequel des quatre sous-systèmes qu'il représente. Par sa forme même, il suggère — et c'est une de ses principales vertus heuristiques — qu'aucune variable n'a de vocation exclusive ni même privilégiée à se situer au départ d'une chaîne causale. Ce que Parsons nomme les relations-frontière entre sous-systèmes ne font pas place à des séquences causales prédéterminées. J'ai personnellement fait usage du schéma AGIL pour rendre compte de processus de changement social au sein d'un kibboutz. J'en ai fait usage de façon éclectique, c'est-à-dire sans *a priori* parsonien: comme instrument commode d'organisation d'observations dans une perspective d'élaboration théorique de portée moyenne et non comme modèle présupposant l'acceptation d'une théorie générale de l'action, avec toutes les homologies qu'elle implique entre système et sous-systèmes. Il s'agit de l'étude déjà évoquée plus haut (Coenen-Huther, 1980). Dans le cas particulier, la séquence décrite trouve son origine dans le sous-système A. Une adaptation réussie à l'environnement (A) provoque une remise en question des objectifs de départ (G) et entraîne un ébranlement du système de valeurs (L); celui-ci à son tour suscite un relâchement de certains mécanismes intégrateurs (I) (*ibid.*, p. 217). Un autre processus, analysé à l'aide du même schéma, aurait fort bien pu livrer une séquence toute différente. On peut également imaginer plusieurs modes d'interprétation concurrents issus du même modèle analytique. Ceci, faut-il le dire, ne préjuge pas des conséquences théoriques de la hiérarchisation cybernétique des systèmes réalisée ultérieurement par Parsons. On se réfère ici à l'état de sa pensée au moment où elle se trouvait en concurrence avec celle de Gurvitch et où elle était en butte aux attaques de celui-ci. Il est loisible à quiconque d'extraire tel ou tel instrument analytique d'un corpus théorique et méthodologique, et de la soumettre à l'épreuve de la recherche empirique.

3. POUR CONCLURE

L'antipathie déclarée de Gurvitch pour les travaux de Parsons tout comme l'apparente indifférence de Parsons pour l'œuvre de Gurvitch ne s'expliquent pas entièrement par des facteurs internes aux systèmes théoriques et aux options méthodologiques en cause. Cela nous est devenu beaucoup plus clair depuis que Raymond Boudon, de manière particulièrement convaincante, a réhabilité l'intervention de l'élément idéologique dans la réalité de l'élaboration théorique sans abandonner pour autant le point de vue de l'épistémologie positive (Boudon, 1986). Dans les années cinquante et soixante, l'air du temps ne prédisposait pas les sociologues français à recevoir avec beaucoup d'enthousiasme ce qui venait des États-Unis. Ceux d'entre eux qui intégrèrent des apports américains à leurs propres efforts d'élaboration théorique le firent souvent discrètement, en couvrant leurs traces et en mettant l'accent sur tout ce qui les séparait de leurs inspirateurs d'outre-Atlantique. Ce fut l'époque du grand malentendu entre deux penseurs hors du commun, engagés chacun à sa manière dans une entreprise titanesque de synthèse théorique. Entre l'intellectuel de Harvard et le disciple de Petrazycki à Saint-Pétersbourg, la commune ambition théorique ne pouvait suffire à assurer la compréhension réciproque. Le temps de l'évaluation de l'apport de l'un et de l'autre est arrivé. Il ne paraît en tout cas pas exagéré de dire que les objectifs théoriques de Gurvitch furent parfois mieux servis par les instruments analytiques fournis par Parsons que par ses propres schémas classificatoires. S'étonnera-t-on que l'ironie de l'histoire s'empare également de l'histoire de la sociologie?

BIBLIOGRAPHIE

BALANDIER, G., *Gurvitch, sa vie, son œuvre*, Paris P.U.F., 1972.

BOSSERMAN, P., *Dialectical Sociology: An Analysis of the Sociology of Georges Gurvitch*. Boston, Porter Sargent, 1968.

BOUDON, R., *À quoi sert la notion de structure? Essai sur la signification de la notion de structure dans les sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1968.

BOUDON, R., *Les méthodes en sociologie*, Paris, P.U.F., 1969.

BOUDON, R., *L'idéologie. L'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.

BOURRICAUD, F., *L'individualisme institutionnel. Essai sur la sociologie de Talcott Parsons*, Paris, P.U.F., 1977.

CAZENEUVE, J., «La sociologie de Georges Gurvitch», dans *Revue française de Sociologie*, VII, 1966, p. 5-13.

CHAZEL, F., *La théorie analytique de la société dans l'œuvre de Talcott Parsons*, Paris, Mouton, 1974.

COENEN-HUTHER, Jacques, «Observations dans un kibboutz ou le rôle de la conceptualisation en sociologie», dans *Revue de l'Institut de Sociologie*, Université Libre de Bruxelles, 2, 1980, p. 207-225.

COENEN-HUTHER, Jacques, *Le fonctionnalisme en sociologie: et après*? Bruxelles, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 1984.

COHEN, Percy S., *Modern Social Theory*, Londres, Heinemann, 1968 (réimpression en 1975).

DUVIGNAUD, J., *Georges Gurvitch: symbolisme social et sociologie dynamique*. Paris, Seghers, 1969.

ÉLIAS, N., *Über den Prozess der Zivilisation*, 2 vol., Baden-Baden, Suhrkamp Taschenbuch Verlag, 1977.

GURVITCH, G., «Le concept de structure sociale», dans *Cahiers internationaux de Sociologie*, 19, 1955, p. 3-44.

GURVITCH, G., «Une source oubliée des concepts de structure sociale, fonction sociale et institution: Herbert Spencer», dans *Cahiers internationaux de Sociologie*, 23, 1957a, p. 111-121.

GURVITCH, G., *La vocation actuelle de la sociologie*, 2 vol, 2e éd., Paris, P.U.F., 1957b.

GURVITCH, G., *et al. Traité de sociologie*, 2 vol., Paris, P.U.F., 1958 et 1960.

GURVITCH, G., *Dialectique et Sociologie*, Paris, Flammarion, 1962.

HAURIOU, M., *Précis de droit administratif et de droit public*. Paris, Sirey, 1892, 12e édition 1933.

LÉVI-STRAUSS, C. «Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines» dans *Revue internationale des Sciences Sociales*, 16, 4, 1964, p. 579-597.

LITT, Th., *Introduction à la philosophie* (1933), trad. française aux Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1983.

LUHMANN, N. Soziologische Aufklärung, Aufsätze zur Theorie sozialer Systeme. Westdeutscher Verlag, Köln/Opladen, 1970.

MALINOWSKI, B., *Une théorie scientifique de la culture*, (1944), trad. française chez Maspero, Paris, 1968.

MERTON, R. K., *Social Theory and Social Structure*, New York, The Free Press-Collier MacMillan, 1949, éd. revue 1968.
MILLS, C. W., *L'imagination sociologique*, (1959) Paris, Maspero, (traduction française 1967).
PARSONS, T., *The Structure of Social Action*, New York, McGraw Hill, 1937.
PARSONS, T., *Essays in Sociological Theory*, New York, The Free Press-Collier MacMillan, 1949, éd. revue 1954.
PARSONS, T., *The Social System*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1951.
PARSONS, T. *et al.*, *Working Papers in the Theory of Action*, Glencoe, Ill., The Free Press, 1953.
RITZER, G., *Toward an Integrated Sociological Paradigm. The Search for an Exemplar and an Image of the Subject Matter*, Boston, Allyn and Bacon, 1981.
ROCHER, G., *Talcott Parsons et la sociologie américaine*, Paris, P.U.F., 1972.
SOROKIN, P. A., *Sociological Theories of Today*, New York et Londres, Harper and Row, 1966.

Jacques Coenen-Huther
Groupe de recherche E. 90
Université de Genève
Case postale Rez Uni II
CH-1211 Genève 4
Suisse

RÉSUMÉ

En dépit de l'antagonisme de Gurvitch à l'égard de Parsons, ces deux auteurs ont des points communs qui les ont d'ailleurs exposés à des critiques semblables. Leur ambition théorique était la construction d'une macrothéorie dépourvue de tout monisme causal. Leur stratégie d'analyse se fondait sur la référence à la totalité, s'établissant chez Gurvitch sur la notion de phénomène social total, chez Parsons sur le concept de système social. À l'opposé de Gurvitch, Parsons accepte la modélisation comme procédé de réduction de complexité. Cela fait toute la différence entre les «paliers en profondeur» gurvitchiens et le schéma AGIL de Parsons, encore que des correspondances existent entre ces deux instruments analytiques. Pour Gurvitch, la mise en réciprocité de perspectives est un procédé de dialectisation conduisant à des corrélations fonctionnelles. Le schéma AGIL peut être considéré comme un instrument commode de mise en réciprocité de perspectives.

SUMMARY

Despite Gurvitch's antagonism towards Parsons, these two authors have points in common which have exposed them both to similar criticisms. Their ambition in the realm of theory was the construction of a macro-theory free from all causal monism. Their analytical strategy was founded on the reference to the whole, taking the form of the total social phenomenon in Gurvitch, and the concept of social system in Parsons. Unlike Gurvitch, Parsons accepts model building as a process for reducing complexity. This is responsible for all the difference between Gurvitch's "in-depth layers" and Parsons' AGIL scheme, even though correspondances do exist between these two analytical instruments. For Gurvitch, creating reciprocity between viewpoints is a process of dialectization leading to functional correlations. The AGIL outline can be considered a handy tool for creating reciprocal relationships between different viewpoints.

RESUMEN

A pesar del antagonismo de Gurvitch hacia Parsons, estos dos autores presentan puntos en común que por otra parte los han expuesto a críticas parecidas. La ambición teórica de ambos era la construcción de una macro-teoría desprovista de todo monismo causal. Su estrategia de análisis se fundaba en la referencia a la totalidad, estableciéndose en Gurvitch en la noción de fenómeno social total, en Parsons sobre el concepto de sistema social. En oposición a Gurvitch, Parsons acepta la modelización como procedimiento de reducción de complejidad. Esta es la única diferencia entre los «niveles profundos» Gurvitchianos y el esquema AGIL a pesar de que existen correspondencias entre estos dos instrumentos analíticos. Para Gurvitch, la puesta en reciprocidad de perspectivas es un procedimiento de dialectización que conduce a correlaciones funcionales. El esquema AGIL puede ser considerado como un instrumento cómodo de puestas en reciprocidad de perspectivas.